

puissent être deux époux l'un devant l'autre, la confiance absolue leur demeure à peu près impossible. L'amour inquiet refoule très difficilement ses craintes et ses soupçons. A moins d'être un sot, nul mari ne peut se croire pourvu de tant d'attraits qu'ils suffisent toujours à réaliser complètement les rêves de sa femme ; et celle-ci peut-elle espérer qu'il résistera toujours aux sollicitations de la volupté changeante, aux requêtes du carrefour, aux invites d'amis joyeux proposant de savourer dans un boudoir public les arômes de belles filles diverses, expertes et complaisantes. En outre, il y a la jalousie du passé, terrible pour tous deux ; l'évocation des personnages ironiques qui se doivent souvenir de la jeune fille, de ses premières gamineries, de ses flirts innocents ou bien imprudents ; il y a l'évocation des personnes narquoises qui se doivent souvenir du célibataire, de ses vigneurs séductrices, de ses ambitions précises, de ses gaietés charmeuses. Tout cela s'interpose entre les époux ; tout cela leur laisse une manière de défiance combattue sans cesse par les meilleurs, mais ressurgie sans cesse.

Entre mère et fils, le sens précieux de la confiance persiste entier, s'ils s'accordent. Ni la vanité ni l'amour, pour eux, ne se blessent aisément. Et parce qu'ils sont la femme, l'homme, ils ont à se découvrir, aussi bien, les différences surprenantes et les secrets inattendus de leurs vies révélatrices. Une mère peut enseigner infiniment de choses curieuses sur le monde de ses amies, sur elle-même, sur les affres de sa sensibilité, sur les enthousiasmes et les déboires de son adolescence, sur l'histoire de la famille qu'elle participe à celle de la race, du pays et de la nation. Le fils interroge en elle ses origines. Il apprend de quelles amours ses ancêtres l'ont formé, de quels sentiments inexplicables, subtils, et transmis se compose sa virtuosité nerveuse. Passive, de par la longue suite des atavismes aux époques où la femme était asservie, la mère garde l'habitude de s'offrir, de se donner. Elle n'offre plus, elle ne donne plus son corps, non plus que les enthousiasmes de sa passion, ou les malices instinctives de son caprice, présents oués jadis à l'époux. Elle offre et elle donne

au fils le total de soi-même, son enfance ingénue, le mystère de sa maternité triomphante, même celui de ses amours, mais avec, tout le reste d'elle-même que le mari n'a jamais connu bien, aveuglé par les éblouissements des liesses conjugales ou endormi dans la quiétude que dégage la vapeur dorée de l'âtre. Et il n'est pas à craindre que la confession se fasse monotone. Prudente et tremblante la mère ne livre que peu à peu les arcanes de son cœur au fils. Il faut qu'elle le connaisse. Aux débuts, elle s'effarouche des violents essors propres à une mâle adolescence. Elle redoute la tentation qui peut transformer le jeune homme en débauché, en joueur, en escroc, en bandit. Elle attend de meilleurs jours. Elle guette au seuil de son affection l'heure où, vaincu par les égoïsmes des rivaux, trahi par les cruautés des maîtresses, le fils reviendra s'asseoir au coin du foyer natal, l'œil un peu flétri, la bouche un peu amère, les mains un peu maigries, le cœur un peu glacé, l'âme un peu sceptique, mais l'esprit plus fort, et la volonté meilleure. Vite elle tend les mains au voyageur de la mauvaise route. S'il dit : "O mère ! combien avait votre sagesse qui me gardait des gens, qui me vantait la douceur de notre petite maison !" Alors la mère pleure de joie ; et elle consent à dire toute son âme, comme elle débitait autrefois la merveilleuse histoire qui séchait les larmes du petit enfant.

La mère de cinquante ans et le fils de trente ans peuvent connaître cette suprême beauté de la vie, s'ils ont su n'échanger point les paroles qui tuent l'affection ; s'il ont su ne se point oublier, si rien dans leurs existences n'établit l'irréparable. Il faut plaindre les mères qui se choisissent des amants. Jamais elles ne goûteront cette félicité sans égale ; car, tout respectueux qu'ils se veulent, leurs fils n'auront point de confiance envers elles. Venue l'épreuve de vieillir, ces femmes ignoreront le bienfait consolateur de ces deuxième nocces, de ces nocces spirituelles étrangement délicieuses et parfaites. Inutiles, comme les instruments fanés du plaisir, elles susciteront seulement le mépris et la dérision, à défaut de pitié. Puis les maux unanimes les accableront.

Au contraire, je conçois mal une joie supé-